HISTOIRE
DE LA CONVERSION
D'UNE DAME PARISIENNE,

Ecrite par elle-même.

A PARIS,

Chez LALLEMAND, Libraire, sur le Pont-Neuf, N°. 19.

1792.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Les principes de Bossuet et de Fénélon, sur la souveraineté.

Réplique de M. Bergasse à M. de Montesquiou.

Observations préliminaires sur le compte à rendre sur les finances.

Réponse par le même auteur au mémoire de M. de Montesquiou.

Dialogue entre M. Scrutinet, électeur, M. le Blanc, perruquier, et Madame Talon, cordonniere.

L'eau à la bouche et la pele au cul, au désservant intrus.

La blanchisseuse de Mouceaux, piece grivoise en un acte.

Almanach de Coblentz, dédié à la belle jeunesse émigrée et à émigrer.

Le schisme démontré, ou les nouveaux schismatiques.



HISTOIRE
DE LA CONVERSION
D'UNE DAME PARISIENNE.

J'AI résolu de raconter comment j'ai été surprise quelque temps par les préjugés du jour, et bientôt ramenée par la simplicité de mon âme; comment, toute ignorante que je suis, j'ai acquis sans discussion et sans effort une pleine conviction sur les questions de la foi. Le cœur me presse de redire ces choses et d'indiquer à mes freres la voie du salut et de la paix. Il pourra paroître singulier qu'une femme du monde entreprenne d'écrire et veuille ajouter quelque chose aux excellens ouvrages qui ont paru sur ces matieres. Mais je conjure d'avance les hommes savans et délicats de se retirer et de ne point jetter les yeux sur moi : je le dis avec candeur, je ne sais rien; je suis comme un enfant qui peut parler à peine; leur présence me gêneroit,

et ils se scandaliseroient peut-être de la simplicité de mes paroles. J'avertis encore de ne point faire attention à moi, ceux qui n'ont point connu déjà la religion par le cœur; ce petit écrit ne s'adresse point à eux, et il ne sauroit guérir la sécheresse de leur esprit. Je le publie uniquement pour un nombre choisi d'âmes vertueuses, dont la droiture est abusée, et qui suivent encore les pasteurs du nouveau culte. O mes amis! venez, notre conversation sera sans éclat et sans bruit: celle qui vous parle est comme vous, ennemie de la dispute et des questions superflues. Je ne suis qu'une femme; je fus long-temps ce que vous êtes; je ne veux pas vous attaquer avec aigreur, j'ai moins encore la folie de prétendre à vous séduire. Ceci n'est point un ouvrage, c'est un récit familier et simple; je vous demande seulement de partager ma bonne foi, et de lire ces lignes, comme je les écris, dans la vue de Dieu et dans l'esprit de la paix.

Ferai-je d'abord ici l'histoire de mes erreurs, et raconterai-je sans détour l'origine et les progrès de la séduction? Il me semble que les commencemens furent assez innocens et purs. Quoique je m'occupasse peu des affaires

politiques, le bruit de la révolution ne tarda point à venir jusqu'à moi. J'avoue que j'en accueillis les premieres nouvelles avec une joie sincere : j'aimois ma patrie, je désirois le bien ; pouvois-je n'être pas enchantée de tout ce qui sembloit se préparer de brillant et d'utile ? Je n'avois garde, à la vérité, de sourire aux actions atroces qui dans quelques endroits souillerent ces premiers jours ; mais j'aimois à croire à un ordre meilleur, à un avenir heureux et paisible. Bientôt j'entendis parler en effet d'abus supprimés, de réformes opérées, de régénération universelle ; mon amour pour la révolution devint absolu, ma confiance aux législateurs pleine et aveugle. Je n'examinois plus aucun décret ; je les accueillois tous dans un transport de joie. Je n'aurois osé attribuer des erreurs à des hommes qui me sembloient si sages ; j'aurois trop redouté de trouver quelque part en défaut une revolution qui me sembloit si belle. Les décrets sur le clergé parurent alors, et passerent comme les autres ; je les embrassai sans examen ; je les aimai de cet amour universel que j'avois juré à la révolution toute entiere.

Ici même ma religion peu éclairée me rendit l'illusion plus dangereuse. Car on parloit

d'une réforme dans l'église; et j'avois gémi plus d'une fois des scandales de l'église. Ma conscience délicate et tendre s'étoit effrayée du luxe de quelques évêques, du relâchement de quelques monasteres, de la vénalité de certaines nominations; je m'étois dit tout bas: Qui me donnera de voir l'église de Dieu comme aux jours anciens? Il me sembloit donc qu'on déchargeoit mon cœur du poids qui l'accabloit. On se persuade si aisément ce qu'on désire! Je me laissai emporter à une joie prématurée: je crus la religion rétablie et l'église ramenée aux beaux jours de sa naissance.

Il est vrai, qu'à l'occasion du serment, je fus témoin déjà de discussions vives et de grands exemples qui auroient dû m'éclairer. Mais le seul nom de la dispute m'épouvantoit, le moindre appareil de ces combats d'opinions me froissoit le cœur et me causoit un scandale inoui. J'avois horreur des qualifications qu'on commençoit à se donner. O hommes trop ardens et trop pleins de vous-mêmes! disois-je quelquefois, y pensez-vous, de troubler toute la société pour quelques opinions particulieres? L'intérêt de la religion est mille fois plutôt dans la conservation de la charité que dans

tous les débats de vos écoles. Oh ! laissez bien vîte ces idées funestes, et que la paix, la douce paix soit avant tout respectée !

Ainsi plus la controverse s'échauffoit, plus je la fuyois avec un scrupule mêlé d'effroi. Je ne voyois rien de changé dans la religion de mes peres, et je mettois toute mon étude à suivre mes anciennes pratiques avec simplicité et bonne foi. Toutes mes premieres préventions se trouvoient garanties par cet état d'indifférence. Il formoit mon dernier et impénétrable retranchement, et ma charité mal entendue paroissoit m'avoir interdit pour jamais tout retour à la vérité.

Je frémis, ô mon Dieu ! quand je me rappelle la déplorable situation où je me trouvois alors. Comment avez-vous pu dissiper une illusion qui occupoit toutes les avenues de mon âme, et qui sembloit incurable ? Vous eûtes pitié de moi, parce que j'étois de bonne volonté, et parce que vous étiez vous-même abondant en miséricorde. Il me souvient que mon cœur fut d'abord secrétement averti par la touche délicate de votre grâce. Vous ne lui disiez rien de ses erreurs ; mais vous paroissiez vous retirer de lui : il n'avoit plus la même facilité à se

répandre en votre présence. Chaque jour ma paix devenoit moins profonde, ma piété moins tendre; je languissois au milieu des solemnités les plus touchantes; je vous cherchois, ô le Dieu de mon cœur! je vous demandois à toute la nature, et ne savois plus vous trouver. Cette leçon étoit terrible, sans doute, et commençoit à préparer mon retour; mais enfin elle étoit trop délicate pour l'opérer seule : j'étois encore loin du terme où la providence m'appelloit; on va voir par quelle chaîne elle m'y conduisit enfin.

La prévention qui m'avoit occupée la premiere, fut aussi la premiere attaquée. J'avois préjugé favorablement des opérations nouvelles, par une certaine disposition de confiance aux intentions vertueuses des législateurs, aux salutaires effets de la révolution. Je lui portois trop de respect et d'amour, pour penser que l'erreur ou le vice en pussent jamais éclore. La suite naturelle des événemens ne tarda point à refroidir cet enthousiasme. Je m'appercevois que le mouvement de cette révolution n'étoit plus aussi humain, aussi moral, aussi religieux que je l'avois pensé d'abord. J'entendois retentir en beaucoup d'endroits les plaintes ameres des milliers de mal-

heureux qu'elle avoit frappés. Il m'étoit impossible de refuser quelques larmes à tant de victimes immolées, souvent avec trop de légereté, quelquefois une cruauté véritable : et puis les mœurs, loin de se régénérer, paroissoient se corrompre toujours davantage : on se permettoit beaucoup d'excès au nom de la liberté nouvelle. Il n'y avoit point d'explosion un peu vive de patriotisme dans nos villes ou nos campagnes, qui ne fût déshonorée par des actes de licence et de crime. Chaque fête de la patrie devenoit ainsi un jour de deuil pour les âmes honnêtes et douces.

Je voyois plusieurs de nos églises converties en clubs politiques, en temples de protestans, en synagogues de juifs ; presque toutes les autres violées par des scenes tumultueuses. Des laïcs montoient en chaire, et interrompoient les solemnités saintes par des panégyriques profanes. Des administrateurs avoient osé, dans quelques villes, ouvrir des tabernacles, porter leurs mains sur des ciboires remplis d'hosties consacrées, et en calculer le prix et le poids sur les marches de l'autel. Je ne passois jamais dans nos rues sans entendre des expressions de rage contre les

prêtres, et sans observer des caricatures indécentes qui les chargeoient de ridicule. Je l'eusse excusé peut-être, si cette rage et ce ridicule eussent frappé seulement sur ce que je nommois les erreurs de quelques prêtres. Mais il étoit clair que la diffametion portoit plus loin ses ravages, et qu'on insultoit au caractere même du sacerdoce.

Je remarquois ensuite, à toutes les sectes ennemies de notre culte, une attitude extraordinaire de joie. L'alégresse des protestans étoit publique; l'incrédulité sur-tout se dressoit avec un air de triomphe. On ne craignoit plus de l'afficher dans les écrits et les discours. Mille journalistes félicitoient la France d'avoir vaincu la superstition et terrassé le fanatisme. Ils se jouoient, dans toutes leurs pages, de nos dogmes les plus respectés. Il sembloit, à entendre ces hommes, que le moment étoit venu où l'on pouvoit renier Dieu, abolir son culte, et que la philosophie touchoit au jour de sa victoire. Je ne vivois plus au milieu de ce déluge d'impiétés qui se débordoit de toutes parts, et la charité la plus ingénieuse ne pouvoit suffire à dévorer tant de faits éclatans et sans excuse.

Cependant, tous ces excès, quoique commis

au sein de la révolution, n'étoient encore que les écarts des particuliers. Ma surprise fut bien autre, quand je vis les chefs même de la révolution, et nos premiers législateurs donner des exemples terribles. Ils placerent avec honneur le buste de Rousseau dans le lieu de leurs assemblées. Voltaire, le fléau de la religion et des mœurs, fut proclamé par eux le bienfaiteur de la patrie; ils lui décernerent une pompe funébre; ils déposerent ses cendres au milieu d'une église. La législature se renouvela, les scandales augmenterent. J'assistois quelquefois à ses séances; je fus témoin de celles où l'on agitoit la destinée des prêtres; j'entendois des motions qui me faisoient effroi. C'étoit ou une intolérance produite par la haine ardente du sacerdoce, ou une tolérance engendrée par le mépris de tous les cultes. La religion protégée par la loi n'étoit pas respectée davantage que les autres. Les blasphêmes de l'impiété devenoient le langage ordinaire et familier de la tribune. Un Isnard s'écrioit : *Mon Dieu, c'est la loi, je n'en connois pas d'autre;* et toute l'assemblée applaudissoit avec transport. Un François de Neufchâteau dénonçoit, comme des opinions turbulentes, inconciliables avec la liberté

française, des dogmes et des loix révérés par tous les partis, *la confession*, *le célibat des prêtres*, *la puissance spirituelle de l'église*, *la prééminence du saint-siege*; et l'assemblée applaudissoit encore, et ordonnoit l'impression du discours. Un Lamourette, évêque du département de Rhône et Loire, parloit de la religion dans une langue inconnue à nos peres. Il nous racontoit *que l'évangile étoit plus essentiellement démocrate que la constitution même; que les Césars ne l'avoient embrassé que pour l'aristocratiser* : il appeloit Jésus-Christ *le sage de Nazareth*, et se plaignoit *qu'on l'eût converti en une divinité protectrice des tyrans*; et l'assemblée applaudissoit toujours, et consacroit toujours ces impiétés par son suffrage. Des adresses qui annonçoient le mariage de quelques prêtres, des pétitions qui demandoient le mariage de tous, arrivoient fréquemment dans son sein; elle accueilloit ces scandaleuses annonces quelquefois par des rires, et souvent par des applaudissemens unanimes. Enfin tout, dans cette assemblée, et dans les clubs du royaume, devenoit si extrême, tout prenoit, autour de nous, une teinte si effrayante d'irréligion et d'athéisme, que plusieurs de nos ministres constitutionnels s'en émurent, et commen-

cerent à nous avertir qu'il existoit, au sein de la révolution et des législateurs, une cabale terrible contre la religion de nos peres. — Dieu ! Dieu ! m'écriai-je alors, le cœur oppressé de tant de maux, est-ce donc là ce que je m'étois promis ? est-ce donc là cette révolution qui me sembloit si pure ? O hommes j'avois trop bien espéré de vous : je vous croyois sans passions et sans erreurs ; je ne marcherai plus si aveuglément sur la foi de vos promesses ; je saurai que tout ce que la liberté fit éclore ne fut pas inspiré par l'esprit de l'évangile ; je saurai que le caractere moral des législateurs ne peut plus me garantir la sagesse de leurs loix ; je me défierai désormais de toute prévention aveugle, de tout enthousiasme rapide.

Ainsi roulois-je au fond de mon cœur mes ameres pensées. Ainsi voyois-je s'évanouir ma confiance excessive dans la révolution, et ses auteurs. Ainsi tomboit le premier appui de mes erreurs : mais mes erreurs me restoient toujours, et le culte constitutionnel m'étoit toujours cher. N'osant plus me reposer sur la vertu des réformateurs, j'essayois de m'appuyer directement sur la bonté des réformes en elles-mêmes ; je me berçois plus que jamais de mes premieres idées, sur le retour de l'an-

cienne église ; je me disois, dans mes pieuses et mystiques imaginations : Oui, ces législateurs ont fait quelque mal ; mais il seroit injuste d'en soupçonner par-tout : oui, leurs intentions n'ont pas toujours été pures ; mais leurs réglemens peuvent être sages. Ils sont hommes, et leurs fautes sont le sceau de l'humanité ; mais la providence qui les veille, aime à tirer sa gloire du sein des désordres ; elle fait concourir les méchans à des œuvres bonnes, elle se sert des ennemis de l'église pour réformer et purifier l'église.

Je détournai donc avec avidité mes regards de tous ces scandales publics, et je les arrêtai avec une attention toute nouvelle sur l'église régénérée par la loi, sur l'intérieur de son culte, sur le nombre et le choix de ses ministres, pour y trouver ce que mon cœur cherchoit ; des réformes, des vertus, et l'image des premiers tems. Mais, ô Dieu ! que découvris-je ? Combien de faits qui m'avoient échappés jusqu'alors, vinrent me frapper en foule, et comme la providence étoit ingénieuse à troubler mes illusions les plus douces, par les plus importantes lumieres ! Je trouvai d'abord, au lieu de cette harmonie touchante qui devoit être le caractere d'une réforme

évangélique ; une scission déplorable fortement prononcée dans l'église de France. L'autel étoit érigé contre l'autel ; par-tout, deux pasteurs et deux troupeaux. Le parti des réfractaires sembloit croître tous les jours en puissance et en nombre. J'y voyois avec étonnement les évêques les plus recommandables par leur doctrine et leurs vertus, des hommes vraiment dignes des jours apostoliques, un archevêque de Vienne, un archevêque de Paris, un évêque de Boulogne, un évêque de Senez, etc. ; une multitude d'ecclésiastiques marchoient à leur suite. La plupart avoient appartenus à cette portion pure de l'ancien clergé, que les gens de bien honoroient, que le monde respectoit, et que la calomnie n'osoit jamais atteindre. J'avois eu, avec plusieurs d'entr'eux, des relations d'une confiance intime; ils m'avoient parus jusqu'alors des prêtres fervens et des citoyens paisibles; je leur avois voué une vénération tendre. On comptoit encore dans ce parti des congrégations illustres, connues par les œuvres de leur zele, et singuliérement consacrées à l'étude des matieres ecclésiastiques. Plusieurs monasteres d'hommes étoient également fermes ; et je remarquois que plus

leur institut étoit sévere, plus l'esprit de pénitence et de piété s'étoit conservé dans un cloître, plus la résistance étoit unanime et vigoureuse. Ainsi les bons Chartreux, les fervens Trapistes, tous ces anges sur terre, témoignoient une grande horreur des réformes nouvelles. Pour les religieuses, c'étoit une même conduite dans tous les ordres; leur attachement aux anciens pasteurs étoit vif et tendre; cette troupe chaste m'eût frappée seule par son accord vraiment unique. Mais il falloit encore observer, après tant de vierges, de prêtres et de pontifes, une foule innombrable de fideles de toute condition et de tout âge. On leur rendoit ce témoignage, que l'esprit de piété étoit au milieu d'eux. On étoit étonné d'y retrouver presque toutes ces vertus illustres, l'ornement de notre foi, et l'édification de nos temples. La curiosité me conduisit un jour dans une église où ces hommes célébroient leurs offices. J'avoue que je fus saisie d'une impression extraordinaire. Le service étoit majestueux, les prêtres recueillis, le peuple prosterné en silence, et priant avec une ferveur touchante. Quoique la foule fût grande, chacun paroissoit seul avec Dieu; une certaine odeur de piété m'environnoit,

vironnoit, et je sortis en me disant que j'avois vu un spectacle intéressant et nouveau. Il régnoit encore dans ce parti une fraternité très-étroite et une joie toute singuliere. Les fideles aimoient leurs prêtres avec tendresse, et les écoutoient avec vénération. Ils portoient sur le front le caractere d'une foi vive. Si l'on eût cru les étrangers, tout l'éclat de la religion étoit auprès de ces hommes; les libertins et les impies sembloient ne reconnoître qu'eux pour ennemis, et les honoroient tous seuls de leurs malédictions et de leurs injures.

Comme j'étois de bonne foi, et que je ne pensois pas un instant à me mentir à moi-même, je reconnus et m'avouai tous ces faits, et ce ne fut pas sans surprise et sans douleur; car je ne pouvois porter la même estime au parti que j'avois embrassé et que je croyois celui de la vérité. Je n'y trouvois ni ce concours imposant, ni cet éclat de vertus. A peine un quart des ecclésiastiques du royaume l'avoient embrassé. Les désertions de fideles étoient fréquentes, les rétractations de prêtres, nombreuses; nos plus anciens amis fuyoient par bandes entieres, comme on abandonne avec effroi un malade contagieux. Je regardois autour de moi dans cette amere solitude, et je ne rencontrois que des visages

nouveaux et inconnus. C'étoient quelques ecclésiastiques peu exercés jusqu'alors dans les fonctions ecclésiastiques ; des moines recrutés dans tous les monasteres; des jeunes gens poussés confusément dans le sanctuaire par des ordinations irrégulieres et précipitées ; et encore falloit-il, pour suppléer à la disette des ministres, doubler leur ministere, et donner à chacun la permission extraordiniare de célébrer deux fois le saint sacrifice. Au moins si la vie pure, si les mœurs exactes de ces prêtres m'eussent consolée de leur petit nombre, et de l'irrégularité de cette composition ! Je n'avois garde assurément de chercher à découvrir le mal au milieu d'eux ; je n'avois garde d'interroger avec sévérité la conduite de chacun. Ma charité délicate et craintive, abhorroit ces inquisitions cruelles, et j'eusse voulu me cacher à moi-même, et aux autres, tous les vices de tous les prêtres. Mais l'opinion publique parloit plus haut que tous mes petits ménagemens. En rendant justice aux mœurs pures de quelques fonctionnaires publics, elle redisoit, au grand scandale de tout le peuple, que ce nouveau clergé s'étoit, en général, composé de la honte et du rebut de l'ancien; que c'étoient-là ces moines lassés de leur regle, et moqués par le monde ; que c'étoient-là ces jeunes gens repoussés de tous

les séminaires et jugés indignes par des évêques déjà trop faciles. On citoit d'ailleurs des faits nouveaux et précis. On racontoit des scandales éclatans donnés en des lieux publics. On me rappelloit que plusieurs de ces prêtres avoient violé, par des mariages monstrueux, le célibat sacerdotal ; que plusieurs en désiroient l'abolition expresse. On me faisoit observer comme ils étoient avilis déjà par le parti même qu'ils avoient si bien servi, comme on se plaignoit, au sein même de l'assemblée, du mauvais choix des ministres du culte et de leur esprit de domination et d'intolérance. Enfin, je l'avoue, il m'étoit impossible de ne pas être frappée d'un éclat de dérision et d'opprobre, répandu sur ce clergé tout entier. Je ne sais quel sentiment invincible me glaçoit en présence de ces hommes, éteignoit toute confiance dans mon cœur, et faisoit ex-expirer sur mes levres des paroles de piété que j'aurois voulu leur dire. Tout devenoit mort et froid dans nos temples. Nous y allions presque toujours par habitude et jamais par sentiment. Les œuvres de piété tomboient, les regles se relâchoient, la décadence étoit sensible. Oh ! combien nous ressemblions peu à cette église des premiers-nés de Jérusalem dont j'avois espéré le retour ! Oh ! combien même

nous étions éloignés de ce que j'avois observé d'abord chez les partisans des pasteurs, dans cette société si bien choisie, et d'une contenance si ferme! Quoi donc, m'écriai-je, est-ce là la réforme? Sont-ce là les promesses? On nous avoit annoncé que nous irions croissans de vertus en vertus, et voilà que notre dégradation est visible à tous les yeux. On avoit dit que les réfractaires alloient passer et disparoître, et les voilà nombreux et admirables dans leurs mœurs. Par quel renversement étrange le parti de l'erreur jette-il tant d'éclat, et celui de la vérité est-il marqué de tant de sinistres caracteres? Par quelle fatalité, au moment où l'on parle de régénérer l'église de Dieu, tous les hommes de Dieu se sont-ils éloignés, et ont-ils fait échouer la régénération promise?.. Mon Dieu! si j'eusse été plus fidelle et plus pure, j'eusse fidélement suivi ces pensées et entrevu déjà à la lumiere d'un contraste si sensible, mes profondes illusions. Mais mon âme, méchante encore au milieu de sa bonhomie, résistoit toujours; elle gardoit, avec une opiniâtreté rare, des opinions adoptées avec une prodigieuse légéreté. J'avois vu rapidement crouler tous les fondemens de ma croyance. Il m'étoit clair que les intentions des réformateurs n'étoient pas pures; il m'étoit démontré que la réforme promise n'étoit

pas opérée ; je me réfugiai alors dans mon dernier asyle, qui étoit l'indifférence sur tous les débats. M'enveloppant toujours davantage des prétextes de la paix et de la charité, je protestois que je ne voulois rien entendre, ni juger, et j'osois appeller vertu une disposition si coupable. Mais, ô mon Dieu! votre main étoit sur votre servante ; vous étiez aussi ardent à me poursuivre, que moi ingénieuse à vous échapper. Vous m'attachâtes encore, par l'instinct d'une curiosité naturelle, au spectacle des deux églises, et vous me fîtes découvrir, dans le contraste, des traits plus forts et plus frappans encore, qui déchirerent mon cœur, et troublerent sa funeste paix. Je voyois clairement que tous les sermens de nos prêtres constitutionnels étoient payés par des places. La puissance publique les protégeoit ; ils vivoient doucement sous l'ombre de la loi ; ils n'avoient aucun sacrifice à faire pour le maintien de leurs maximes, mais plutôt des récompenses à recueillir ; leur opinion étoit en parfait accord avec tous leurs intérêts ; plusieurs même avoient redit tout haut que leur opinion n'étoit que leur intérêt. Ainsi, le témoignage de ce clergé, pour tous ceux qui croient sur parole, me sembloit vraiment sans vigueur et sans force.

Je découvrois, au contraire, dans le parti

des prêtres réfractaires, outre leurs anciennes vertus et l'édification de leur culte, de nombreux et de sanglans sacrifices, accomplis avec éclat, pour l'amour et la défense de leurs opinions. La plupart de ces hommes étoient vraiment les martyrs de leur conscience, et avoient passé par tous les genres de douleurs qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Ils étoient tendrement attachés aux peuples qu'ils desservoient, ils en avoient reçu des marques touchantes de sensibilité ; on les conjuroit d'obéir à la loi, et ils étoient partis en faisant violence aux plus tendres ſentimens de la nature. Ils jouissoient d'un revenu honnête, leur existence étoit douce, leurs habitudes d'aisance formées dès long-tems ; et tout-à-coup, privés de traitemens pécuniaires, plongés dans l'indigence, ils erroient dans nos villes et nos campagnes, sans domicile et sans ressource, à la merci de la charité des fideles. On les avoit autrefois honorés de quelque estime, on les consoloit de leurs travaux par des éloges ; ils étoient alors maudits et réprouvés ; la populace les couvroit des expressions de la rage, l'autorité les dénonçoit ; ils étoient comme un anathême public, au milieu de leurs concitoyens et de leurs freres. Plusieurs avoient enduré des violences en même-tems que des insultes. On les saisissoit en tumulte

dans les actes paisibles de leur ministere ; une foule altérée de sang demandoit à grands cris leur supplice ; on les arrachoit à grand'-peine de ses mains, on les conduisoit en hâte devant les tribunaux, et on les sauvoit de la mort par la prison et le cachot ; quelques-uns avoient expiré dans ces scènes horribles. Si tous ne passoient pas par de si rudes épreuves, tous en étoient au moins menacés ; car la disposition des esprits étoit effrayante ; l'inquiétude du peuple pouvoit à tout moment se tourner en fureur, et la proscription et le carnage envelopper tous les prêtres.

Il y avoit parmi cette troupe, si étonnante par sa force, des prêtres de toute condition et de tout âge. Il y avoit de bons pasteurs de nos campagnes, dont la simplicité garantissoit la franchise ; et des ministres savants de nos villes, dont les lumieres devoient éclairer la conduite. Il y avoit de jeunes ecclésiastiques qui se dévouoient sans hésiter à une longue et douloureuse carrière, et des vieillards en cheveux blancs, qui avoient bien le cœur de renoncer subitement à leurs anciennes habitudes, et sembloient reprendre, pour souffrir, une vigueur nouvelle. Le même esprit de sacrifice et de force respiroit dans les partisans de ce clergé. Des domestiques avoient quitté leurs maîtres, et bravé l'indi-

gence ; pour suivre en paix la religion des anciens pasteurs. Des pauvres qui n'existoient plus que par la bienfaisance de notre parti, et à qui on demandoit le sacrifice de leurs opinions, avoient mieux aimé renoncer à leur pain, qu'abjurer leurs prêtres. Des orphelins abandonnés au milieu des hôpitaux, avoient dit d'un grand cœur, plutôt la mort que le serment ou le schisme, et laissé déchirer par des coups leurs membres délicats, sans donner un signe de murmure ou de plainte. Des enfans placés sous la puissance d'un pere ou d'une mere, violentés par eux dans leurs opinions religieuses, les gardoient avec fidélité, se nourrissoient de rebuts et d'outrages, et enduroient en silence une persécution domestique horrible à la nature.

Je considérois avec intérêt la physionomie de tous ces hommes persécutés ; je trouvois à beaucoup d'entr'eux une expression de paix, à quelques-uns l'empreinte d'une joie vive. Ils avoient beaucoup souffert ; ils demandoient à souffrir davantage ; ils ne maudissoient point leurs plus farouches persécuteurs ; ils eussent reçu la mort comme un bienfait : ils redisoient qu'il y avoit au sein de leurs tribulations, des délices intimes que le monde ne pouvoit ni goûter ni connoître. J'avoue que mon âme commençoit à être vivement émue de tant

de merveilles ; je me pénétrois d'un respect et d'une admiration involontaires pour des hommes si fideles à leur conscience, si forts dans leurs résolutions, si généreux dans leurs sacrifices. Car c'étoit vraiment, à mes yeux, de la conscience et des sacrifices. Je n'avois garde d'attribuer tant de démarches à un sordide intérêt, à la haine du nouveau régime. Ces grossieres imputations de la populace faisoient dégoût à mon cœur. Il me sembloit trop barbare de dire à des hommes qui se dépouilloient de tout, et périssoient de misere : L'intérêt vous fait agir. Il me sembloit trop absurde de répéter à des milliers de curés, dont les revenus étoient augmentés et l'état honoré par la révolution : Vous êtes égarés par l'amour de l'ancien régime et l'espoir de la contre-révolution. Et puis comment envelopper dans cette accusation ridicule tant de pauvres, d'orphelins et d'enfans, fort étrangers, sans doute, aux intérêts temporels du sacerdoce, et fort inhabiles aux savantes conjectures de l'aristocratie ? Et ne savois-je pas que plusieurs de ces hommes conduits aux portes du tombeau, lorsqu'il ne restoit plus d'autre intérêt que celui de l'éternité, avoient alors professé la même croyance, et s'étoient applaudi de l'avoir gardée toujours ; tandis qu'il étoit fréquent, au contraire, qu'on désertât notre culte à la

mort, et qu'on me citoit un grand nombre de nos fideles, qui, d'une voix éteinte, avoient abjuré leurs nouveaux principes, et demandé à mourir dans le sein de l'ancienne église.

Je ne pus tenir à l'envie d'aborder un jour un de ces prêtres déplacés par la loi, et martyrs de leurs opinions religieuses. C'étoit un bon vicaire que j'avois beaucoup connu dans un tems, et dont j'avois aimé la piété candide et pure. Il avoit accompli tous les sacrifices et enduré tous les outrages; je le savois à l'heure même dans un besoin pressant. « Dites-moi, lui demandai-je, comment pouvez-vous préférer une position si cruelle au serment qu'on exige de vous, et qui vous laissoit une existence honorable? — Je suis content, me répondit-il; ma conscience est en paix; le salut me vaut mieux que la fortune, et l'éternité que le tems. — Et moi aussi, repris-je avec vivacité, j'ai une conscience à respecter, une âme à sauver; cependant je n'ai point tout-à-fait les mêmes opinions que vous, et je vis avec sécurité. — Non, madame, me répondit cet homme en me regardant fixement, vous n'avez point la paix que vous vous flattez d'avoir; vous vivez sans être bien assurée que vous ne courez aucun risque. Votre tranquillité prétendue n'est qu'un sentiment irréfléchi, un

étourdissement malheureux et passager ». — Il me quitta brusquement en achevant ces paroles ; mais son air exprimoit de l'intérêt, et il sembloit me dire des yeux qu'il me plaignoit sans me croire. Je demeurai vraiment interdite d'un langage si extraordinaire. Cet homme m'étonnoit avec son ton de conviction et d'autorité ; il attachoit à ces questions une importance que j'eusse voulu n'y attacher jamais. Sa conduite seule étoit déjà pour moi une grande leçon sur l'intérêt de la vérité et le prix de la foi ; car la foi lui sembloit en péril, et il sacrifioit tout pour elle. Il avoit le zele d'un martyr, et moi l'indifférence d'une âme étrangere à l'église. Et puis il m'avoit dit en me quittant une parole bien profonde qui étoit restée dans mon cœur. Il avoit appellé mon calme un étourdissement funeste. C'étoit-là me révéler moi-même à moi-même ; c'étoit me démasquer ma plus ancienne et plus chere illusion. Je ne pouvois plus me dissimuler en effet que ma tranquillité ne reposoit sur aucune base véritable ; qu'ayant toujours marché sans examen, je n'étois point sûre de n'être pas sans erreur, et que je courois une chance effrayante. Tous les faits que je venois d'observer me revenoient en foule à la pensée, et m'accabloient par leur force. Comment, m'écriai-je éperdue, voilà

une multitude de prêtres qui m'attestent tous ensemble que j'ai violé la foi, que je sors de l'église, que je n'appartiens plus à la communion des saints : cette assertion toute seule est terrible ; cette simple possibilité fait frémir ; elle mérite sans doute qu'on s'arrête et qu'on y regarde. Mais bien plus, tous ces prêtres confirment leur témoignage par d'étonnans sacrifices ; ils annoncent leur opinion sans intérêt et contre tout intérêt humain ; leur conviction est plus forte que la faim, la peur et la mort ; ils scellent leur prédication par du sang ; ils sont à la fois apôtres et martyrs. Qu'ai-je à opposer à une si énergique déposition ? Rien que la déposition mercenaire de quelques prêtres salariés. Tout est perdu pour moi, si ces premiers témoins si croyables ont dit vrai ; et j'ose bien rester froide et tranquille ; et je ne songe pas à m'enquérir seulement de la vérité de leurs menaces ; et je proteste que je ne veux rien examiner et rien voir ; et je me glorifie de m'endormir sur les bords d'un précipice effroyable. Ah ! quel est donc ce vertige qui me saisit et me transporte ? quelle est donc cette félicité malheureuse que j'exerce contre moi-même ? La paix, la charité, me suis-je dit souvent, pour n'examiner pas ! Il s'agit bien ici de paix et de charité ! La première paix

à recouvrer est celle de mon âme horriblement tourmentée par la situation où je vis. La premiere charité à garder est d'accomplir mon salut, et d'obtenir ce bien que tous les biens du monde ne sauroient me payer. La paix et la charité pour mes freres ne m'obligerent jamais à m'égarer et à me damner avec eux, de peur de contrarier leurs opinions, et de violer l'unité des esprits. Il n'y a qu'une grande et inviolable unité, celle de la foi; il importe avant tout de ne pas rompre avec l'église de Jésus-Chrift. Cette église est une, on me l'a répété souvent; hors de son sein, point de salut; malheur à moi, si j'en suis jamais sortie.....

Tout ce que j'avois observé d'ailleurs sur les scandales de mon parti, sur les vertus et l'édification de l'autre, venoit augmenter mes appréhensions et mes doutes. L'impression de tant de faits devenoit unique et terrible; l'image de mon danger me poursuivoit sans relâche; je versois des larmes, je poussois des soupirs; je demandois la paix, et la paix me fuyoit. Il me seroit impossible de redire combien j'étois émue, et de peindre le travail de cette âme qui alloit enfanter la pénitence et le salut. Enfin, après quelques jours de combats, excédée de douleur, vaincue par la grâce, je courus me jetter aux

pieds du Seigneur pour m'ouvrir toute entiere à lui, et déposer mes peines dans son sein. Mon Dieu, lui dis-je, vous savez que j'ai toujours marché devant vous dans la simplicité de mon cœur; je veux y marcher encore, et vous serez le témoin de ce qui se passe dans moi-même. On me dit que je vous offense et que je m'éloigne de vous; on me le crie de toutes parts; ce cri me fait horreur. Mon Dieu, je ne veux pas vous mentir, et mon amour vous répond de ma fidélité; je ne me reposerai plus que je ne me sois assurée si vraiment je vous offense. J'irai, je m'informerai de tous les hommes; je chercherai ce qu'il en est avec droiture et bonne foi. Il me faut la vérité, la vérité seule; et je m'attache à sa poursuite pour l'embrasser à jamais.

A peine eus-je bien formé et prononcé ce vœu, que je sentis le calme renaître; il me sembloit que j'avois tout retrouvé, parce que je connoissois enfin mon devoir avec certitude; et que je voulois l'accomplir avec courage. Ainsi, ce fut une chose résolue pour moi, qu'il falloit commencer l'examen, et ouvrir une discussion sévere. J'interrogerai, me disois-je, les ministres des deux cultes; j'écouterai les défenses et les plaintes de chacun, et je saurai si vraiment la religion a été violée par les réformes constitutionnelles. Je courus

d'abord chez mon ancien curé qui avoit refusé le serment, et qui étoit déplacé par la loi. Je me souviens encore très-distinctement de notre conversation.« — Je viens, lui dis-je en l'abordant, vous demander des lumieres. J'assiste comme autrefois à ma paroisse; je reconnois les nouveaux pasteurs : on m'assure qu'en me conduisant ainsi, j'expose le salut de mon âme; je sais que c'est votre sentiment à vous-même: dites-moi donc, je vous prie, ce que vous trouvez de changé dans la religion? Ne sont-ce pas toujours les mêmes offices et les mêmes sacremens? n'est-ce pas la même foi qu'on nous enseigne, la même morale qu'on nous prêche? la messe sur-tout ne se célebre-t-elle pas précisément comme autrefois? — Eh! quoi! me répondit-il à l'instant, vous me demandez ce qu'on a changé! cet immense et sensible changement de tout le ministere ecclésiastique, vous ne l'avez donc pas vu? où pensez-vous qu'il soit étranger à la religion, et qu'il ne l'attaque pas au contraire dans sa partie la plus intime? ce ministere ecclésiastique n'est-il pas le canal qui vous transmet toutes les richesses de la grâce? n'est-ce pas par les mains des prêtres que la foi vous est communiquée, que les sacremens vous sont administrés? si ce canal est infect, tout est souillé; si ce canal est brisé, tout s'arrête.

En vain rassemblerez-vous tous les autels et toutes les cérémonies de la religion, sans les ministres véritables de la religion, sans les députés reconnus de l'église et de J. C., tout cela n'est qu'un fantôme vuide et un corps inanimé. Je comprends, lui dis-je alors, l'importance du ministere légitime: mais comment prouveriez-vous que les nouveaux pasteurs ne sont pas vrais pasteurs, et que ce caractere appartient à vous seuls? — Il est facile, me reprit-il, de discerner quel est auprès de vous le ministre légitime de J. C. Il suffit d'examiner quel est celui que J. C. a député vers vous, comme on reconnoît l'ambassadeur d'un prince à ses lettres d'ambassade. » — Il me fit voir ensuite comment l'ancien clergé avoit vraiment cette mission et ce caractere. Car J. C. avoit communiqué son autorité à ses apôtres; les apôtres l'avoient transmise à leurs successeurs, ces successeurs à d'autres; ainsi étoit-elle arrivée de main en main, par une succession constante et toujours suivant des formes précises, aux évêques et aux prêtres de l'ancien clergé. Ainsi, après tant de siecles ecoulés, l'autorité de J. C. vivoit en eux, et cette transmission étoit le titre et le sceau de leur représentation légitime.

« Mais, ajouta-t-il, puisqu'ils étoient vraiment dépositaires de cette autorité divine

avant

avant les décrets de l'assemblée ; ils le sont sans doute encore après tous les décrets. Car il n'appartenoit pas aux hommes de retirer le don de Dieu ; car il n'appartenoit pas à César de dépouiller les apôtres de leur apostolat, ni aux successeurs des Césars de dépouiller les successeurs des apôtres d'une mission toute semblable ; car il étoit souverainement absurde qu'une puissance temporelle osât dire : voilà une puissance qui n'est pas la mienne ; et j'en dispose ; voilà des ministres que Dieu envoie, et je les rappelle ; auxquels il commande d'évangéliser, et je le leur interdis par mes loix.

» La question du clergé constitutionnel, continua mon curé, est résolue par-là même. L'église étant une, il ne peut y avoir deux pasteurs pour un troupeau. Dès qu'il est prouvé que les pasteurs anciens occupent toujours leurs places, il est prouvé que les nouveaux n'ont pu les remplir. Et remarquez d'ailleurs, me disoit-il, les vices particuliers et directs qui se trouvent dans le titre de leur ministere, et les excluent précisément de la succession apostolique dont nous parlions tout-à-l'heure. La communication de l'autorité spirituelle a toujours dépendu de certaines formes, comme l'histoire et les canons l'attestent ; elle devoit

nécessairement en dépendre, comme le simple bon sens l'indique, afin que cette communication fût marquée d'une maniere sensible et précise. C'etoit à l'église, sans doute, dépositaire de l'autorité transmissible, qu'il appartenoit de régler les formes de la transmission. Or, il est bien notoire que tous vos pasteurs constitutionnels se sont affranchis de toutes les formes établies par elle, et jugées nécessaires pour la communication du ministere. Ils n'ont point été élus suivant le mode qu'elle avoit réglé depuis deux siecles, mais dans un mode absolument inoui. Ils n'ont point été institués par les mains du souverain pontife qu'elle en chargeoit depuis deux siecles, mais par les mains d'évêques particuliers qui n'avoient en aucun temps reçu de commission semblable. Ainsi ils sont, sous tous les rapports, installés contre la volonté de l'eglise, sortis de la ligne apostolique, commençant une race nouvelle, pasteurs-intrus, chrétiens-schismatiques; et voilà le changement effroyable dans ce ministere religieux dont je vous avois parlé d'abord.

» Et puis, ajouta-t-il, faut-il vous révéler tant d'autres innovations criminelles dans la morale et dans la foi? n'est-ce donc pas un changement dans la morale que les ordres monastiques détruits, et cette profession sublime qui est l'accomplissement des conseils

évangéliques que tous les peres ont louée, que les saints ont embrassée, que des conciles écuméniques ont consacrée, déclarée contraire aux droits et à la nature de l'homme? n'est-ce donc pas un changement dans la religion, que toutes les limites des dioceses et des paroisses bouleversées, tous les troupeaux confondus sans l'intervention de l'église? non qu'il importe à la foi qu'il y ait tel nombre de dioceses, que telle brebis appartienne à tel pasteur; mais parce qu'il importe à la foi que l'église juge seule dans sa sagesse les besoins spirituels des peuples qui doivent commander ces partages, et distribue seule dans sa puissance la jurisdiction de ses ministres, qui est circonscrite dans ces bornes. N'est-ce donc pas un changement dans la foi, que l'autorité épiscopale assujettie aux délibérations d'un conseil de prêtres, et devenue par-là vraiment inférieure à l'autorité de ces prêtres, contre la parole expresse de l'apôtre, contre la décision du saint concile de Trente? n'est-ce donc pas enfin un changement terrible dans la foi, que d'avoir borné les relations de la France et du saint siége à une lettre ridicule que vos évêques envoyent, et qui reste sans réponse; d'avoir interdit par une loi formelle tous les actes de soumission au pape, et d'avoir

ainsi renversé le dogme sacré de sa juridiction, si nettement exprimé dans l'évangile, proclamé par tous les conciles, consigné dans tous les catéchismes, et professé par tous les François il y a trois ans, sans réclamation et sans doute? »

Mon curé me conduisit alors auprès d'une table, et me lut quelques décisions de conciles, qui étoient relatives à tous ces points, et confirmoient tous ses raisonnemens. « Allez, madame, me dit-il en finissant, et ne dites plus qu'on n'a rien changé; et apprenez enfin à ne pas répéter l'argument éternel d'un peuple qui n'a que des sens, des yeux, et point de foi; qui ne connoît d'autre religion que les apparences extérieures de la messe ou des vêpres; qui seroit plus touché du retranchement d'une cérémonie que de l'abolition d'un dogme. Ces hommes subtils qui le gouvernent, ont bien connu sa nature, et bien abusé de son ignorance: ils ont gardé les cérémonies et abolit les dogmes; ils ont tué l'âme de la religion, et honoré son simulacre. »

Il faut le dire, toutes les expressions de ce bon curé me sembloient vives et claires; ses argumens, sensibles, et ses raisonnemens très-justes. Je sortis presque convaincue et décidée. Une seule chose me tenoit encore en suspens; je n'avois entendu qu'un parti, et je voulois

les consulter tous. J'allai donc du même pas chez un prêtre constitutionnel, qui jouissoit parmi nous de la réputation d'homme instruit. J'eus tort peut-être de faire cette démarche ; ayant été satisfait par une démonstration claire, je devois m'en tenir là, et ne pas risquer la vérité une fois apperçue à des chocs trop forts pour ma foiblesse. Mais enfin, un reste de préjugé pour mes prêtres, m'empêchoit d'adhérer si vîte à leur condamnation. Je craignois d'avoir été surprise dans un entretien rapide. Je n'osois me confier encore à mon jugement inexpérimenté. J'abordai donc cet homme, et l'interrogeai à son tour sur les fondemens de sa cause. Il parut surpris de ma question ; il me conseilla de ne point m'ingérer dans ces débats, de laisser disputer les prêtres, et de garder la simplicité qui convenoit à mon sexe. Il me fit ensuite des complimens, et m'accabla de civilités. Ce n'étoit point ce que je cherchois : ma résolution d'examiner étoit ferme, je la lui témoignai énergiquement, et le priai de m'articuler avec précision le titre de son ministere. Il commença alors à me parler beaucoup de l'autorité de la loi, de la vénération qu'elle mérite, et que le christianisme commande. Jusques-là je le suivis avec facilité, et il ne me satisfit point encore. Je comprenois à merveille que quelqu'autorité

qu'on attribuât à la loi des hommes, elle ne pouvoit devenir supérieure à la loi de Dieu même; je me rappellois l'exemple des premiers chrétiens, qui étoient si soumis aux puissances de la terre, et si fermes cependant à maintenir les règles de l'évangile contre les édits des Césars. « — Oh! oh! me dit alors mon prêtre, vous êtes théologienne! Hé bien! madame, puisque vous paroissez si savante, voyons comment vous répondrez à quelques petits argumens que je vous prépare. » J'eus beau me récrier et protester que je ne savois rien, que je n'avois aucune idée de théologie; que je n'étois pas venue pour qu'il m'argumentât, mais pour qu'il m'éclairât; il se mit à m'entretenir de toutes les variations qu'avoit subie la discipline; il me parla des pragmatiques et du concordat; il me cita des canons des conciles, et des passages des peres; en un instant je fus inondée de tous les faits de l'histoire ecclésiastique. Il essaya sur-tout de me démontrer que les évêques constitutionnels ayant reçu l'ordination, étoient placés par cette cérémonie seule dans la succession apostolique dont on m'avoit tant parlé, et revêtus de l'autorité nécessaire pour représenter J. C. dans l'assemblée des fideles. Il me dit que ses adversaires attachoient beaucoup trop d'importance à certaines formes accessoires dans l'installation des

ministres ; que ces formes étoient connues à peine dans la saine antiquité, souvent omises et fréquemment changées dans les siecles suivans; que celles sur-tout qu'on employoit avant la révolution avoient une origine très-récente et très-profane. Là dessus il redoubla les citations; il invoqua S. Cyprien, S. Chrysostôme, S. Grégoire et quelques autres. Puis il en vint à la distinction de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle. Il me raconta que leurs bornes respectives étoient une chose fort délicate à saisir ; qu'il avoit tâché de les poser avec précision, qu'il croyoit avoir réussi; et il me développa son systême qu'il confirmoit presque toujours par des arrêts du parlement et du conseil.

Puis il m'entreprit sur l'autorité du pape. Il voulut me prouver par une multitude d'exemples tirés des premiers siecles, qu'ils n'avoient été long-temps que de simples évêques, et que l'autorité particuliere qu'on leur avoit attribué par la suite, n'étoit que le fruit de l'ambition, l'œuvre du préjugé, et le résultat des fausses décrétales. Il exalta fort à ce sujet les libertés de l'église galicane ; et comme je lui avouai bonnement que je ne savois ce que c'étoit, il me répondit qu'elles consistoient précisément dans ce qu'il venoit de soutenir, et que les prêtres réfractaires

n'avoient pas honte d'ériger en dogmes les flatteries du clergé italien, qui les eussent exposés quelques années plutôt à la vengeance des parlemens et à la colere de nos rois. Il termina par une peinture vive de tous les abus introduits dans le régime de l'église, par quelques anecdotes sur les mœurs scandaleuses des anciens évêques, et sur leurs complots journaliers de contre-révolution.

J'étois trop troublée pour lui répondre un seul mot. Je sortis avec précipitation, la tête embarrassée à l'excès de tant d'assertions diverses, ne voyant par-tout que contradiction, ayant perdu toute chaîne de raisonnement, et doutant de la sûreté du raisonnement lui-même.

Cependant je laissai passer cette premiere impression d'effroi; je me rappelai toute l'énergie de ma résolution; je me promis de ne point désespérer encore. — La vérité est une, me disois-je; sans doute, parmi ces faits qui se croisent, il y a des citations inexactes ou des applications fausses; sans doute parmi ces raisonnemens qui se détruisent, il y a des sophismes et des erreurs. Je reviendrai sur chacun, et j'éclaircirai le nuage. Moi-même je vérifierai les citations, moi-même j'analyserai les raisonnemens. Mais là encore je fus arrêtée tout court, et la route qui s'ouvroit devant

moi me sembloit impratiquable. Le moyen de vérifier les passages ! Je n'avois ni les livres où ils se trouvoient, ni le loisir pour les chercher, ni les connoissances pour les démêler avec précision et sûreté. Le moyen d'analyser les raisonnemens ! J'ignorois comment on procede dans la recherche de la vérité ; j'avois bien ce bon sens ordinaire qui saisit la grossiere évidence, mais non ce jugement subtil qui embrasse une longue déduction d'idées, dévoile les sophismes et les résout. Je voulus faire quelques tentatives, elles me rompirent la tête ; mon trouble augmentoit, mon découragement étoit au comble. J'ai bien reconnu depuis dans le silence et le calme de ma pleine conversion que je m'étois effrayée trop tôt ; j'ai bien vu qu'au fond la question étoit simple, que des esprits ordinaires pouvoient l'embrasser avec facilité ; que tous les argumens du bon curé catholique étoient décisifs ; que mon prêtre constitutionnel n'avoit articulé aucune réponse péremptoire ; que tout son talent avoit été de m'étourdir par la rapidité des objections, et de m'accabler par le poids d'une érudition inutile. Mais enfin il faut se peindre la situation où j'étois alors, et les gens de bien excuseront peut-être l'excès de mon embarras. J'étois une. femme du monde, répandue de-

puis long-temps dans les soins extérieurs d'un ménage, peu exercée à rentrer en moi-même, et à suivre mes pensées, me défiant de mon propre jugement, m'effrayant au seul nom d'érudition et de théologie. Cette incapacité naturelle étoit encore augmentée par l'abattement de toutes mes facultés, par la crainte de me tromper en matiere si grave; que sais-je? par l'autorité de ce ministre constitutionnel qui me sembloit plus savant et plus éclairé que moi. Enfin, toujours est-il qu'après m'être beaucoup agitée, une seule chose me parut claire et décidée, c'est qu'il m'étoit impossible de sortir seule de mon embarras, et d'atteindre à la vérité que j'adorois sans la connoître.

Cette découverte étoit affreuse, et me plongea dans un désespoir amer. Car j'avois vu clairement la nécessité de choisir, et l'importance d'un bon choix pour mon salut éternel. Ainsi étois-je horriblement pressée entre ces deux extrémités, mon besoin, d'une part, et mon impuissance, de l'autre. Elle est donc sans remede, m'écriai-je, l'ignorance qui m'environne? O vérité, que j'implore et que j'aime! je m'épuise à ta poursuite; tu m'échappes, et je retombe dans les ténebres que j'abhorre. . . . O hommes savans! vous me causez une singuliere envie. Ah! ce que

je vous envie, ce n'est pas cette science vaine qui nourrit une curiosité plus vaine encore; c'est la vérité seule, cette vérité précieuse qui semble réservée pour vous, et dont j'ai besoin autant que vous ! Sa lumiere vous inonde, et je n'ai pas un seul de ses rayons; et je mourrai peut-être sans savoir si je me perds ou me sauve ! Oh ! pourquoi ne suis-je pas née aussi avec des talens distingués, et dans une condition qui me permît d'aspirer à la science ? Mon Dieu, m'imputerez-vous ce défaut qui ne fut pas le mien ? N'est-ce pas vous qui présidâtes à ma naissance, qui posâtes les bornes de mon esprit, et marquâtes la carriere que je devois parcourir un jour ?

Il étoit nuit : une partie de la nuit se passa à répéter ces plaintes; car je ne pus fermer l'œil tant que dura ce tourment d'une angoisse si cruelle. Les âmes pures qui ont connu quelquefois le prix de la vérité, et le désespoir de ne la pas obtenir, pourront seules bien comprendre les douleurs intimes que j'essaie de raconter.

Cependant une pensée de consolation et de paix commençoit à pénétrer dans mon âme. On m'a si souvent répété, me disois-je, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit ! Un Dieu si bon n'impose point à ses créatures des devoirs impossibles à remplir. On m'a dit

encore qu'il aimoit singuliérement les petits et les simples, qu'il s'étoit écrié : Bienheureux les pauvres d'esprit ! Je réunis tous ces titres ; je suis petite et simple, j'ai souvent éprouvé sa familiarité la plus douce. Me repousseroit-il aujourd'hui, écarteroit-il les enfans pour n'admettre que les grandes personnes ? Non, ô mon Dieu ! ô le Dieu de mon cœur ! j'entends votre voix qui m'appelle à des pensées plus dignes de vous, et à une douce confiance. Vous avez vu la simplicité de votre servante ; elle ne sera pas trompée à votre service ; elle ne périra pas. Vous ne sauriez m'abandonner sans guide dans la carriere ténébreuse où je marche par vos ordres ; dussiez-vous descendre vous-même auprès de moi, vous le feriez, je le sais, et mon cœur m'en assure.

Je m'endormis dans cet heureux abandon. Il étoit le gage du bienfait que la miséricorde divine me préparoit. Le lendemain étoit un jour de fête ; la lumiere vint dans un moment imprévu. J'avois coutume de faire en ces jours une pieuse lecture. Je pris en main *les Pensées du pere Bourdaloue*, jésuite, si connu par l'éloquence de ses sermons, et l'austérité de sa vie. Je tombai sur un chapitre qui avoit pour titre : *De la neutralité dans les contestations de l'église*. Ce titre m'intéressa. Les premieres lignes analysoient très-bien cet esprit de neu-

ralité qui avoit long-temps été le mien. *C'est*, disoit-il, *ou ignorance*, *ou erreur*, *ou politique*, *ou insensibilité*, *ou lâcheté*. Mon attention redoubla; j'en vins à la troisieme page, et j'y trouvai ces mots :

Est-ce ignorance? Il est vrai, n'étant pas assez éclairée pour approfondir les sujets qui de part et d'autre sont controversés, et ne pouvant connoître par vous-même entre les divers sentimens quel est le mieux fondé et le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucuns, et de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit par vos propres lumieres que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre regle qui vous doit suffire, et qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Regle générale; regle commune aux esprits les plus grossiers comme aux plus pénétrans et aux plus subtils; regle visible, et qui tombe sous les sens; regle qui ne peut vous tromper, dont vous êtes obligé de connoître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette regle, c'est la décision de l'église. Dès-là que l'église a parlé, dès-là que le souverain pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent, se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer; et si vous restez volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès-

lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'église.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologien les questions sur lesquelles on dispute ; on ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni qne vous en ayez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sachiez que l'église a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matieres présentes ne doit pas aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique, etc. etc. (1).

J'interrompis souvent cette lecture par un mouvement involontaire de surprise et de joie. L'auteur avoit lu dans mon âme ; il me racontoit mes maux ; il m'en indiquoit le remede. Ses avis ne pouvoient m'être suspects ; il avoit écrit depuis beaucoup d'années ; il

(1) Ceux qui seront curieux de lire dans l'original ce morceau vraiment intéressant, le trouveront au tome II des Pensées du pere Bourdaloue, au chapitre de l'église, pag. 374.

étoit fameux dans l'église, vénéré dans tous les partis. Oh ! comme je vis alors se débrouiller rapidement, à l'aide d'une indication si claire, les confuses pensées de mon enfance ! Je me souvins en effet de l'église ma mere, qui m'avoit nourrie dans son sein, et dont on m'avoit raconté souvent la tendresse, la vigilance et la force. Je me souvins de son autorité infaillible et vénérable, ce dogme si beau, le premier de tous les dogmes, que tous les catéchismes enseignoient, que tous les catholiques répétoient, que j'avois moi-même professé chaque jour par les termes du symbole : « Je crois à l'église catholique. »

Mais en me rappellant l'autorité de l'église, j'apprenois encore à la définir et à l'expliquer; et c'étoit-là mon besoin le plus pressant. Car on oublie moins encore le nom de l'église que l'idée de l'église; on ne conserve de sa puissance qu'une impression vague, une notion confuse et fausse; et quand le jour de l'obéissance est venu, on ne sait plus obéir. Mon auteur avoit dit : la décision de l'*église*, c'est celle du *souverain pontife et des premiers pasteurs*. Là je réfléchis un instant, et je reconnus bientôt l'ancienne doctrine de mes peres. Ils m'avoient raconté souvent, au sujet des protestans et de leurs erreurs, la consolante promesse que Jésus-Christ fit à ses apôtres

lorsqu'il les députa pour enseigner et baptiser l'univers. *Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siecles ; celui qui ne vous croira pas sera condamné.* Ils m'avoient fait voir, en m'expliquant ces passages, comment le pape et les évêques, successeurs et représentans des apôtres, étoient à leur tour dépositaires de la promesse ; comment ce n'étoit point une promesse d'un jour, mais une promesse de *tous les jours*, une promesse subsistante *jusqu'à la fin des temps.* Ils m'avoient fait remarquer, et je me rappelle que cette réflexion m'avoit vivement frappée, qu'il existoit ainsi dans la succession des pasteurs une autorité toujours vivante ; que les pontifes de l'église, quand ils parloient ensemble, parloient au nom de Jésus-Christ, et avec toute la vérité de Jésus-Christ même, et qu'il suffisoit, pour résoudre les plus ardentes disputes, d'examiner un seul fait à la portée de tous : que décide le chef de l'église? qu'enseigne le corps des évêques? Enfin ce qui me restoit en mémoire de l'histoire de la religion dont j'avois une teinture générale, c'est qu'en effet toutes les questions de la foi avoient été jugées, et toutes les hérésies proscrites par la seule décision des évêques.

Je n'avois jamais pensé en recevant ces

instructions que j'eusse besoin quelque jour d'en faire l'application précise. Je les écoutois avec intérêt, mais sans les placer distinctement dans mon esprit. Il falloit la lecture que je venois de faire, et les circonstances qui me pressoient, pour les remettre en ordre, et me les représenter avec clarté.

Pendant que ces premiers principes se retraçoient à mon esprit dans toute leur majesté, mon cœur les fêtoit à sa maniere, et s'écrioit dans son langage, que c'étoit bien-là la vérité, et que les choses étoient ainsi. Ce dogme d'un enseignement infaillible avoit je ne sais quoi de divin. Il me sembloit naître de toutes mes anciennes pensées sur la religion et sur Dieu, et former avec elles le plus touchant accord. Je reconnoissois tout l'esprit de l'évangile dans une regle si sage. On ne demandoit ici que ce que l'évangile enseignoit à tous les pas : renoncement à moi-même, défiance de mes propres lumieres, simplicité d'enfant, soumission à mes supérieurs. J'y retrouvois le caractere de Jesus-Christ tel qu'il avoit été vu par les hommes de son temps. N'étoit-il pas juste qu'il fût aussi accessible dans sa doctrine, qu'il l'avoit été dans sa personne? qu'il n'eût pas rendu plus difficile aux enfants la connoissance de sa vérité que l'approche de son cœur? C'étoit bien-là encore le génie de cette providence bonne et sage qui voit tout, et qui pourvoit à tout. Elle nourrit les oiseaux du ciel, elle pare les lys des campagnes; auroit-elle laissé les enfants du royaume demander en vain la vérité sans laquelle ils ne pouvoient vivre, et à laquelle ils ne pouvoient atteindre? Se seroit-elle refusée à leur accorder

pour la connoître un signal facile et sûr? O notre pere! vous savez que nous avons besoin de toutes ces choses; cette parole m'a tout dit. Malheur à celui qui ne connoît pas votre cœur, et qui ne sait pas se confier en votre amour. Non, vous ne permettrez jamais que les pasteurs établis par vous abusent de notre droiture et de notre simplicité; vous mettrez vous-même votre science infaillible dans la bouche de ceux qui nous enseignent en votre nom. Ainsi il suffira devant vous d'une vertu du cœur. Ainsi on aura tout appris, quand on saura être obéissant et humble. Ainsi votre vérité n'est pas comme celle des hommes; elle ne coûte rien à l'esprit, elle ne tente jamais l'orgueil, et plus on est petit, plus on s'en approche, et mieux on la découvre.

Tout dans ces idées me sembloit aussi simple que vrai. J'étois ravie du principe fécond et sublime que je venois de retrouver dans les éléments de ma foi. L'épiscopat uni à son chef, étoit vraiment cet ange que mon cœur imploroit, descendu du ciel pour instruire et éclairer les hommes; son enseignement unanime devoit former à jamais la regle du fidele.

Une seule pensée, un seul desir me resterent alors: c'est que le guide sûr que je venois de découvrir, m'eût tracé dans les circonstances présentes la route que j'avois à tenir; c'est que l'autorité de l'église se fût véritablement exprimé. Mon attente ne fut pas longue. Quelques faits bien clairs et bien précis vinrent me frapper et m'instruire. Je considérai d'abord les évêques de France. Pour ce moment leur titre étoit en litige, leur autorité sembloit équivoque. Mais en remontant

plus haut, avant que leur siege fut disputé, dans un temps où la légitimité de leur ministere n'étoit contestée par personne, ils avoient prononcé d'une commune voix et condamné la constitution du clergé, en refusant le serment exigé, en souscrivant à *l'exposition des principes* faite par les évêques de l'assemblée. On comptoit à peine quatre ou cinq évêques qui eussent plié sous les décrets.

Un second fait également clair, c'est que le souverain pontife avoit aussi prononcé, qu'il taxoit cette constitution du clergé de schisme et d'hérésie, qu'il défendoit de reconnoître les nouveaux pasteurs, et de communiquer avec eux. Ses brefs étoient nombreux, ils étoient connus de tous, et depuis six mois leur authenticité s'étoit tellement confirmée, que je ne pouvois en bonne foi désirer une certitude plus grande. Car il me sembloit ridicule d'attendre, pour ne douter plus, qu'on vît ces brefs publiés et affichés comme autrefois; c'eût été demander une condition impossible; l'autorité qui seule pouvoit la remplir, étoit trop visiblement intéressée à ne la remplir jamais.

J'avois donc déjà une décision formelle du chef de l'église, et de tous les évêques du pays où la dispute s'étoit émue. C'étoit beaucoup pour mon cœur; une autorité si vénérable formoit, sinon l'absolue certitude, au moins la plus grande de toutes les probabilités. Une âme droite ne pouvoit plus hésiter, et il auroit été prodigieusement téméraire d'opposer encore sa conviction privée au jugement solemnel de tant d'évêques. Cependant je désirois pour ma pleine consolation que le ju-

gement de l'église universelle pût au moins se présumer, et que la conformité de son enseignement avec l'enseignement de son chef, fût manifesté par quelques traits. Ici encore je découvris de précieuses lumieres. D'abord cette église universelle restoit en silence. Ce silence tout seul n'étoit-il pas une approbation véritable ? La constitution et les brefs étoient connus par-tout ; jamais dispute religieuse n'avoit été plus intéressante et plus célebre. Assurément si le pape eût erré dans la foi, et prononcé hérétique ce qui ne méritoit pas ce titre, l'église, gardienne de la vérité, eût réclamé contre une erreur si puissamment accréditée, l'église chargée du salut des peuples, eût préservé les peuples d'une séduction si grande. La promesse de Jesus-Christ étoit trop forte et trop précise pour ne garantir pas la vigilance des pasteurs.

L'église universelle approuvoit ensuite par des actes constants et sensibles. Je savois que tous les évêques étrangers restoient publiquement unis au pape depuis l'émission de sa sentence ; donc ils ne pensoient pas qu'il fût tombé dans l'erreur, et que sa foi eût cessé d'être le modele et le centre de la foi des chrétiens. Ils entretenoient aussi une communion visible avec les anciens évêques de France, ils les recueilloient persécutés et fugitifs, ils les admettoient dans leurs églises, ils prioient avec eux ; donc ils ne les jugeoient pas coupables de prévarication et de séduction, et honoroient toujours en eux des pasteurs légitimes. Enfin on ne pouvoit citer deux évêques étrangers qui eussent donné la plus légere marque de communion aux évêques constitutionnels ; donc encore ces nouveaux pasteurs n'étoient point ré-

putés dans l'église comme appartenants à la société catholique.

Ainsi l'uniformité de l'enseignement de l'église étoit même à présent une chose éclatante et manifeste. Il n'y avoit plus à répliquer un seul mot ; les nouveaux pasteurs étoient décidément faux pasteurs ; la constitution du clergé, une hérésie comme toutes les autres hérésies, proscrite par le même concours qui en proscrivit un grand nombre. Si l'on pouvoit hésiter encore, on n'avoit point de raison pour ne pas douter aussi de tous les points de la foi, et réformer sa croyance toute entiere. Oh ! qui dira avec quel transport et quel respect je fléchis à l'instant devant l'autorité vénérable et sûre qui venoit de m'apparoître ! Tout est fini, m'écriai-je, mes doutes sont résolus, mes demandes comblées ; vous avez parlé, ô église sainte ! me voici ; j'accours me joindre et me serrer contre vous. Raisonne maintenant qui voudra, dispute qui l'ose ; pour moi je suis avec l'église, je marche avec l'église ; mon obéissance me vaut mieux que la science, ma soumission m'instruit mieux que tous les livres du monde.

Ainsi après tant de fatigues je touchois au repos ; j'avois trouvé sous mes pas la vérité que je cherchois si loin ; j'embrassois ce trésor, l'objet de tous mes vœux. Est-il possible, me disois-je, en considérant avec un intérêt tendre mes freres égarés, que la voie de la soumission, si abrégée et si sûre, soit si peu connue et si peu fréquentée ? Mon Dieu, nous sommes comme de petits enfants, il faudroit nous laisser conduire par la main, ou porter dans les bras ; nous voulons marcher tout seuls comme de grandes per-

sonnes, et nous allons nous heurter contre tous les écueils.

En même-temps que j'étois si pleinement convaincue par l'autorité de l'église, une réflexion frappante vint ajouter encore à la fermeté de mes résolutions, et me découvrir toujours davantage le crime de mon ancien égarement, et le délire de ceux qui s'égaroient encore. J'observois qu'à part même cette autorité de l'église, et les preuves de la question, une femme comme moi, ignorante et simple, ne devoit pas hésiter un instant, qu'elle ne risquoit rien en suivant les anciens pasteurs, qu'elle risquoit tout en suivant les nouveaux; que ce premier parti étoit non-seulement sûr, mais qu'il étoit le seul sûr. D'abord il étoit sûr; car de l'aveu de tous on se sauvoit dans son sein. Les constitutionnels n'avoient jamais dit que leurs adversaires fussent hors de l'église; ils prétendoient au contraire ne former avec eux qu'une église toujours unique. Il étoit le seul sûr; car le salut des constitutionnels étoit vivement contesté. Les anciens pasteurs assuroient qu'ils avoient violé la foi, qu'ils marchoient dans la voie de la perdition éternelle. Assertion effrayante! Que les constitutionnels érudits réussissent à s'étourdir par des raisonnements ou des sophismes, je le conçois. Mais pour les ignorants comme moi, pour une foule incapable d'examen, il falloit entendre la menace de la damnation, et ne rien y répondre; dévorer ces alarmes sans aucun motif qui rassurât, et courir la chance d'une destinée qui fait horreur. Le parti des anciens pasteurs étoit donc vraiment le seul où les simples fussent sans examen assurés du salut. Il étoit le seul qui conciliât le besoin de se

sauver, et l'impossibilité d'examiner, et qui consolât par cet heureux accord l'ignorance vertueuse. Oui, là seulement je pouvois dire à mon âme : repose-toi dans une profonde paix. Tu ne sais rien, tu n'entends rien à ces ardentes disputes ; mais tu es assurée que le salut est ici ; tous les partis te l'affirment : il te suffit ; qu'irois-tu chercher ailleurs ? Que t'importent désormais des débats étrangers à ton unique intérêt ? O étrange folie ! ô profonde malice de tous ceux qui refusent d'embrasser une condition si tranquille, qui préferent une existence incertaine et des hasards terribles à l'ombre des nouveaux pasteurs, au calme profond dont on jouit dans le sein de l'ancienne église ! Insensés ! ils prétextent leur ignorance, et ils ne voient pas que c'est leur ignorance même qui les rend inexcusables. Ils disent qu'ils ne peuvent examiner ? Hé ! bien, qu'ils courent donc et qu'ils volent, là où l'on se sauve sans examen, là où il est convenu par tous qu'on peut aller et rester dans une pleine sécurité. Je me représente un aveugle en voyage. Deux routes sont tracées devant lui ; plusieurs de ses amis lui crient : ne prenez pas telle route, un abyme est ouvert ; prenez telle autre, elle est sûre. Quelques-uns lui disent : il n'est pas vrai qu'il y ait un abyme dans la premiere ; cependant il est vrai que la seconde est sûre. Que diroit-on de cet homme s'il s'avisoit de choisir la premiere où il est possible qu'il périsse, et rejetoit la seconde où il est assuré qu'il ne périra pas ? Qui ne s'étonneroit d'une si profonde démence ? Qui pourroit le plaindre, s'il venoit à périr en effet, victime de sa malheureuse férocité ?

ne puis dire combien un argument si

simple me parut sensible & vrai : j'admirois comme la lumiere augmentoit sans cesse dans moi-même ; comme les plus claires notions du sens commun concouroient avec l'infaillible autorité de l'églife pour me commander le choix que j'avois fait. J'étois établie dans une plénitude délicieuse de conviction & de paix. Il ne me restoit plus qu'à rendre grâces à l'auteur de ma délivrance ; il me semble que je le fis de toute mon âme : le cœur me battoit comme à un voyageur échappé d'un naufrage, et j'avois peine à trouver des paroles. Mon Dieu, mon Dieu, m'écriois-je, soyez béni pour cette grande miséricorde que vous avez exercée sur moi ; j'étois perdue, me voilà retrouvée ; j'étois hors de l'église, me voilà dans ses bras. Femme obscure et pauvre, j'ai crié vers vous, et vous m'avez donné la vérité que mon cœur imploroit. Pere saint, pere juste, je vous loue de ce que vous avez caché ces mysteres aux prudens du siecle, et de ce que vous les avez révélés aux petits et aux simples. Je garderai toute ma vie. comme un trésor, le don inestimable de la foi. Je vous chanterai tous les jours un cantique de bénédictions et de louanges. J'éléverai ma voix dans l'assemblée de vos fideles, pour leur redire vos miséricordes et mes miseres. Je me garderai de retourner jamais dans ces temples malheureux qui ne sont pas vos temples, auprès de ces ministres profanes qui ne sont pas vos ministres. Quoi ! j'irois là où votre église m'interdit expressément d'aller, là où se rendent vos ennemis, là où ne se trouvent plus vos amis, là où je serois sûre de donner à tous un scandale terrible ! Eh ! que viendrois-je chercher au milieu de ces hommes ? votre foi ? ils l'ont violée ; votre parole ? ils n'en-

seignent point en votre nom ; la communauté des prieres ? ils n'appartiennent plus à la communion des saints ; de l'édification et des grâces ? ah ! je n'y trouverois que tentations et périls. Vos mysteres adorables ? ah ! ils les profanent tous, leurs sacrifices ne sont que des sacrilégés, et J. C. sur leurs autels est horriblement immolé. Plutôt mourir, ô mon Dieu, que de m'associer à tant de crimes, et méconnoître à la fois les loix de votre église et le cri de mon cœur !

Je courus dès le lendemain me joindre à la troupe fidele qui se rendoit avec une constance si touchante aux églises catholiques. Je ne pus y entrer sans être saisie d'une impression de recueillement et de respect. Cet air de persécution me paroissoit un air de fête ; la religion se découvroit à moi sous un jour imposant et nouveau ; il me sembloit qu'on m'accordoit une grande grâce en m'admettant en ce lieu. Je me prosternai sur le pavé de l'église ; ma priere fut profonde et tendre, je versois des larmes de douleur, d'amour et de joie ; je sortis pénétrée jusqu'au fond de l'âme, des sensations les plus consolantes et les plus douces.

On m'avoit observé dans cette église. Le bruit de ma démarche s'étoit répandu déjà parmi quelques catholiques zélés ; ils s'étoient dit les uns aux autres, avec un air d'intérêt : elle est revenue, elle est enfin revenue. On m'aborda bientôt avec empressement, on m'interrogeoit sur ma conversion, on en recueilloit tous les détails, on en pleuroit de joie ; des personnes que j'avois peu connues jusqu'alors, venoient m'accabler des témoignages d'une affection ingénue. Mes amis, sur-tout, m'embrassoient avec transport, et sembloient re-

prendre pour moi un cœur nouveau. C'étoi vraiment une fête publique, et j'admirois la joie naïve de ces âmes pures qui célébroient, comme les anges, le retour des pécheurs.

J'eusse bien désiré cependant que ma conversion ne se publiât pas si-tôt, et sur-tout dans ma famille. Il me restoit une épreuve à subir ; elle étoit affreuse. J'avois un mari enivré des idées nouvelles, ardent dans ses opinions, intolérant pour les opinions contraires, et qui se livroit quelquefois à des emportemens effrayans. Je puis redire ces choses, aujourd'hui que lui-même m'encourage à les dire, et a voulu que je révélasse à tous ses miserés et les miennes. Rien ne m'étoit si cher que l'amitié de cet époux, rien ne m'étoit si douloureux que ses froideurs, si terrible que sa colere. Je tremblois que la nouvelle de mon changement ne vînt le surprendre et l'irriter, et que la douce paix de notre commerce n'en fût pour jamais troublée. Je voulois dissimuler au moins quelque temps ; je m'arrangeois déjà pour suivre dans l'ombre et le mystere, le culte que j'avois embrassé. Quelques amis me reprocherent mon excessive timidité ; je ne tardai point à me la reprocher à moi-même. C'étoit-là le dernier combat, ce devoit être la derniere victoire. J'observai d'abord que cette dissimulation de mes principes étoit peu conforme à la franchise et à la générosité chrétienne, que c'étoit une espece d'infidélité à la grâce éminente que j'avois reçue, qu'ayant donné des scandales publics, il falloit donner aussi une édification publique. Sans doute il étoit dur d'encourir la disgrâce d'un époux, sans doute il étoit amer à la nature d'être repoussée par ce que j'aimois le plus au monde. Mais ne devois-je pas tout immoler à J. C.? n'étois-je pas trop heureuse d'apport

aussi quelques offrandes aux pieds de ses autels ? Il me seyoit bien après que tant de généreux confesseurs avoient sacrifié leur fortune, exposé leur vie, enduré la haine publique, d'hésiter pour des considérations de famille, et de redouter le courroux d'un seul homme.

Et puis je sorgeois d'ailleurs que mes alarmes étoient peut-être excessives ; que peut-être il existoit des moyens de concilier la paix du ménage et la manifestation de ma croyance ; que les troubles excités dans les divisions religieuses, viennent souvent plutôt d'une maniere trop brusque d'annoncer et de défendre son opinion, que de la diversité des opinions mêmes; que s'il étoit difficile d'éviter un premier moment de surprise et de colere, on pouvoit au moins l'adoucir beaucoup par tous les ménagemens de la patience et toutes les conciliations de la tendresse. Remplie de ces pensées, me confiant sur-tout au maître des cœurs, et bien persuadée qu'après avoir accompli son devoir avec prudence et fidélité, il faut se tenir en paix et abandonner l'événement à la providence, je me résolus à avertir mon mari. Quelques jours furent employés à préparer son esprit et à m'assurer de son cœur par une conduite soumise et douce. Quand le moment me sembla favorable, je le pris à l'écart ; mon air respiroit la confiance et la candeur ; je lui dis que je venois déposer dans le sein de la personne qui m'étoit la plus chere, les pensées de mon cœur. Je lui exposai en peu de mots le changement de mes principes, et les résolutions que j'avois formées. Je lui répétai que ma tendresse pour lui me commandoit cet aveu, que je me fusse reproché bien fort de n'avoir pas communiqué au meilleur de mes amis le trésor que j'avois découvert. J'ajoutai que si cependant il n'ap-

prouvoit pas ma nouvelle croyance ; je lui demandois qu'au moins il la tolérât ; que pour moi je n'aurois garde de contrarier sa conduite, de violenter sa conscience ; et que dans la division malheureuse de nos esprits, nos cœurs resteroient plus unis et plus serrés que jamais. Je finis en redoublant les témoignages d'une affection vive et d'une confiance intime.

Malgré des précautions si sages, je voyois le visage de mon mari s'altérer et son front se brunir. L'orage éclata : il prit un ton terrible pour une épouse ; il me reprocha avec violence d'avoir écouté les instigations de quelques prêtres ; il traita ma conversion de scrupule, mes résolutions de fanatisme ; il me couvrit des expressions de son mépris. Je laissai passer ce premier emportement ; je le repris avec une grande douceur, j'essayai de repondre à ses préjugés par des sentimens plus que par des raisons, et puis je détournai bien vîte la conversation ; je l'entretins d'objets étrangers ; j'avois à parler seule, car il me répondoit à peine, et le courroux étoit toujours sur son visage.

J'eus, pendant plusieurs jours, beaucoup de rebuts et d'outrages à essuyer de sa part. La haine ardente de mon opinion, sembloit avoir effacé l'ancien amour qu'il m'avoit juré. Je n'étois plus son épouse bien aimée, mais une femme étrangere, l'objet de son indifférence et de ses mépris. Oh ! combien je souffris alors, mais combien je fus consolée ! Je me retirois quelquefois au fond de mes appartemens, et là, seule devant Dieu, épouse tendre et désolée, je m'abandonnois à la sensibilité de la nature, et je laissois couler des torrens de larmes. Ces larmes étoient douces ; Jésus-Christ descendoit pour les recueillir et

les essuyer ; je lui offrois mes douleurs en sacrifice pour mes iniquités anciennes, pour mes besoins présens, pour la conversion de mon malheureux mari, pour la paix et la félicité de tous. Je me nourrissois avec consolation des saintes écritures. Les promesses adressées à ceux qui souffrent pour la justice, me sembloient faites pour moi. Ce m'étoit une pensée délicieuse de songer que le jour étoit venu d'imiter les vertus de ces martyrs dont j'avois quelquefois envié les couronnes, que ma persécution domestique ressembloit aux grandes persécutions qu'ils avoient subies, et qu'il y avoit peut-être dans cette tribulation du cœur et ce martyre de la nature, quelque chose de plus cruel et de plus méritoire, que dans les tourmens de la chair et le baptême de sang.

Cependant j'étois toujours, à l'extérieur, fidelle au plan que j'avois arrêté. Je n'opposois à la dureté de mon mari, que douceur; à ses outrages, que patience ; j'étois empressée à prévenir tous ses désirs ; je m'avisois de mille attentions délicates auxquelles je n'eusse jamais songé. Ma tendresse étoit chaque jour plus ingénieuse et plus vive. L'une de ses préventions les plus fortes contre les *réfractaires*, avoit toujours été ce qu'il appelloit leur intolérance et leur aigreur, et il me voyoit pleine de paix, et mon amour se nourrissoit de ses mépris ; il ne pouvoit comprendre d'où me venoit tant de douceur et de force. Il commençoit à soupçonner confusément que l'esprit qui m'inspiroit, pourroit bien être l'esprit de l'évangile ; son ton devenoit sensiblement plus tendre ; j'observois ce changement, et j'en étois ravie. Enfin un jour, pressé par ses remords et sa tendresse, il vint à moi pour s'ac-

cuser lui-même de sa longue cruauté. Il le fit avec sentiment et de bonne foi. Il m'avoua que j'avois détruit par ma conduite son premier préjugé contre mes opinions ; que les hommes de mon parti ne lui sembloient plus aussi farouches, depuis qu'il m'appercevoit au milieu d'eux. Il me pria de lui dire ensuite quels étoient donc les principes qui m'avoient déterminée, et les motifs qui m'inspiroient tant de courage. On imagine avec quel transport je saisis cette ouverture. J'embrassai mon époux, je l'arrosai de mes pleurs. Oh! comme j'aimois sa franchise ! comme j'avois oublié tous ses torts ! Je m'empresssai de lui raconter les motifs qui avoient décidé mon retour. Je les lui dis à-peu-près tels qu'on les a vus dans ce récit. Il m'écouta avec attention; son esprit étoit droit, son âme naturellement religieuse ; il me demanda trois jours pour réfléchir. Ce terme n'étoit point encore expiré. Il vint m'annoncer qu'il étoit pleinement converti, qu'il vouloit me conduire lui-même dans les temples des catholiques. Il étoit content, j'étois ravie. Nous courûmes ensemble nous prosterner aux pieds des autels, et faire hommage à Dieu de cette seconde victoire.

Il est aujourd'hui plus ferme et plus zélé que moi. Sa conviction est mâle et raisonnée; il m'a instruite sur le fond même de la question ; il m'a fait voir combien étoient vaines les objections qui m'avoient arrêtée court dans mes premières tentatives ; combien étoit ridicule et fausse l'érudition de ces hommes qui ne savent qu'opposer des faits obscurs à des principes lumineux , et embrouiller les questions, sans jamais les résoudre. Il m'a démontré comme les libertés gallicanes et la discipline des premiers tems m'avoient été étran-

gement dénaturées ; comme les variations de cette discipline sont étrangeres à la question, puisqu'il ne s'agit pas de prouver que la discipline change, ce qui est convenu de tous; mais qu'elle peut être changée par d'autres que par l'église ; ce que les catholiques n'accorderont jamais ; comme enfin l'insuffisance de l'ordination, pour constituer les vrais pasteurs, est établie par les textes précis de l'écriture, par la pratique de tous les siecles, par les décrets des conciles, par les conséquences absurdes du systême contraire.

En même-tems que mon mari m'éclaire par son jugement exact, il m'édifie sur-tout par une piété bien rare chez les hommes du monde. Lui-même m'invite à connoître les trésors cachés de notre situation présente, à ressembler par nos mœurs aux fideles de l'église primitive, et à vivre comme eux, puisque nous sommes persécutés comme eux. Le Dieu que nous aimons, forme souvent la matiere de nos conversations les plus douces. Nous découvrons dans les circonstances du jour mille raisons nouvelles de le chérir ou de le craindre. Chaque événement nous retrace ou sa justice qui nous punit, ou sa bonté qui nous éprouve. En gémissant des malheurs de l'église, nous parlons très-peu des affaires de l'état. Nous nous défions des combinaisons exagérées d'une politique profane. La main des hommes nous semble trop fragile pour y placer notre confiance et notre appui; nous nous encourageons seulement à espérer beaucoup de la providence qui nous veille, et à mériter ses bienfaits par des prieres plus humbles, par une vie pénitente et pure. Nous nous gardons de mêler aucune passion humaine au saint amour de la vérité. Nous considérons

ceux qui s'égarent avec douleur et sans amertume ; nous les plaignons sans cesser de les chérir. Il nous souvient toujours que nous sommes sortis du milieu d'eux, et que nous avions mérité de n'en sortir jamais. Ainsi la paix regne dans notre ménage, elle habite dans nos cœurs. Nous goûtons, ô mon Dieu, cette douceur si grande que vous avez réservée pour tous ceux qui vous craignent, et qui demeurent fideles au jour de la persécution et des épreuves.

Oh! s'ils pouvoient savoir, ces infortunés, que l'erreur abuse encore, à quels biens ils renoncent, comme c'est une chose amere de vivre sans église et sans foi, et comme ils ont tout perdu pour le tems et l'éternité! qu'ils en croient du moins celle qui fut longtems ce qu'ils sont, qui les aime toujours, et qui ne veut pas leur mentir. O mes freres errans! je dépose avec confiance dans vos mains ces lignes que je traçai sans art, dans l'abandon d'une charité brûlante. Je me retire et vous laisse vis-à-vis de Dieu, qui vous parlera mieux que moi, si vous savez l'interroger et l'entendre. Je rentre pour jamais dans le silence qui convient à mon sexe, qui sied à mon ignorance, et que m'impose le souvenir d'une trop longue infidélité.

FIN.